

du malade. Son pouls s'était ranimé, un peu d'appétit lui était revenu. Il s'entretenait volontiers avec les siens.

« Mais ce mieux ne fut qu'une illusion, la dernière lueur d'une vie défaillante. Brusquement, il tomba en syncope et s'éteignit entre les bras de ses enfants.

« M. Louis Isaac laissera après lui le souvenir d'une grande bonté servie par une magnifique intelligence. Cette bonté, qui avait su lui gagner tant de cœurs, n'avait d'égale qu'une rare modestie qui l'avait toujours tenu éloigné de la vie publique, malgré les sollicitations de ses amis.

« Mieux que des éloges, le simple exposé de sa vie montrera ce qu'était M. Louis Isaac.

« Né à Lille, en 1825, il fit ses études au lycée de cette ville.

« Un dur labeur, secondé par une grande intelligence, lui valut les succès les plus enviabiles.

« De ces fortes études de sa jeunesse, M. Louis Isaac garda un goût très vif pour les belles-lettres ; au point que, même dans la plus grande activité de sa vie commerciale, ne pouvant s'en désintéresser, il en faisait un divertissement à son travail quotidien.

« Entré, à la sortie du lycée, chez son oncle, qui possédait une fabrique de dentelles à Calais, il se familiarisa très vite avec la technique du métier, en même temps qu'à la science purement commerciale.

« C'est parce qu'il avait fait preuve de beaucoup de savoir dans sa nouvelle profession que M. Dognin, fabricant de tulle, ayant une maison à Calais et à Lyon, se l'attacha pour l'envoyer dans sa maison de Lyon, où de nombreux perfectionnements devaient être apportés.

« En septembre 1859, M. Louis Isaac débarquait dans notre ville, amenant des machines qui y étaient encore inconnues et des ouvriers spécialistes.

« On sait quels développements il a donné chez nous à cette industrie du tulle et de la dentelle.

« M. Louis Isaac fut sollicité pour mettre sa grande influence au service des affaires du pays. M. Isaac refusa constamment et ce ne fut que sur de très vives instances et parce qu'on le convainquit que c'était un service nécessaire qu'il fallait rendre à une idée, qu'il consentit à poser sa candidature à côté de celle de M. Leroy-Beaulieu, aux élections législatives de 1885. Son échec, d'ailleurs prévu, ne lui causa assurément aucun mécontentement.